

LES VARIATIONS SOCIOLECTALE ET TECHNOLECTALE (ARGOTS, JARGONS, JARGOTS) LA VARIÉTÉ RÉGIONALE

Jean-Pierre Goudaillier

Université Paris Descartes

jean-pierre.goudaillier@paris5.sorbonne.fr

EXISTAIT-IL UN ARGOT DES POILUS ?

“Was there an argot of the *poilus* ?”

SUMMARY – There are few linguistic studies about the register of the French language spoken during the First World War, on the front and behind it. There are many written testimonies, but not all have been analysed and therefore it is for the linguistic researchers to dig out into this vast corpus and present their conclusions. Even if since then the linguists have indicated that there is such an argot of the *poilus*, it's of outmost importance, from a methodological perspective, to update the neologisms of the 1914–1918 War in order to determine if the French soldiers on the front did speak such an argot.

KEYWORDS – argot, argot of *poilus*, the Great War, neologisms

RÉSUMÉ – peu d'études linguistiques sont consacrées au registre de langue française employé pendant la Première Guerre mondiale, ceci tant au front qu'à l'arrière. Les témoignages existants sous diverses formes écrites sont très nombreux, mais tous n'ont pas été exploités, tant s'en faut, et il incombe aux chercheurs linguistes d'exploiter ce vaste corpus en le soumettant à leurs analyses. Même si dès la période de la guerre des linguistes ont pris position quant à l'existence d'un *argot des poilus*, il est important d'un point de vue méthodologique de mettre au jour les néologismes de l'époque de la guerre 14–18, afin d'établir l'existence d'un tel argot utilisé par les soldats français au front.

MOTS-CLÉS – argot, argot des poilus, Grande Guerre, néologismes

Cent ans après la Première Guerre mondiale il importe de faire désormais le point en ce qui concerne la (les) variété(s) de français utilisée(s) à partir de 1914 jusqu'à la fin de la guerre. En effet, il s'avère que peu d'études linguistiques, littéraires, voire historiques, sont consacrées au registre de langue française employé

lors du conflit, ceci tant au front qu'à l'arrière. Or, contrairement à ce qui a été le cas des confrontations armées plus anciennes, la Grande Guerre a laissé, essentiellement sous diverses formes écrites, des témoignages très nombreux. Tous n'ont pas été exploités, tant s'en faut, et il incombe aux chercheurs, entre autres linguistes, d'exploiter ce vaste corpus en le soumettant à leurs analyses.

Deux grands types de sources peuvent être distingués : les écrits personnels d'une part, les productions littéraires et la presse du front d'autre part. Les écrits personnels se présentent sous diverses formes de courrier, à savoir des lettres et des cartes postales, mais comprennent aussi les carnets de guerre. Les productions littéraires sont soit des romans, soit des mémoires rédigées à partir de notes prises sur les champs de bataille. La presse du front est essentiellement constituée de journaux de tranchées. En plus de ses sources 'brutes' on dispose d'écrits linguistiques (des dictionnaires essentiellement) et de quelques rares enquêtes linguistiques, dont aucune n'est à grande échelle, si ce n'est celle d'Albert Dauzat, qui date de 1917 et qui a été publiée en 1918 (Dauzat 1918).

Les travaux existants portent essentiellement sur les témoignages littéraires. Toutefois, un certain nombre d'entre eux traitent de la question particulièrement épineuse de l'existence ou non d'un argot utilisé dans les tranchées, d'un *argot des poilus*. De ce fait, se pose la question de la création d'un ensemble non négligeable de néologismes spécifiques à la période de la Première Guerre mondiale, qui sont en grande partie issus de parlars spécialisés (jargons), essentiellement militaires, qui ont été modifiés par la réalité de la guerre moderne. Les sources sont abondantes mais n'ont pas pour autant été toutes exploitées. Il doit être d'ailleurs noté, que la situation n'est guère plus satisfaisante pour les autres pays belligérants, même si un regain d'intérêt peut être constaté, compte tenu du fait, que l'on est actuellement dans une période de commémoration (années 2014–2018).

Dès la période même de la guerre, des linguistes ont pris position quant à l'existence d'un argot des poilus. Pour Albert Dauzat, un tel argot est employé par les soldats au front, puisqu'« en dépit des variations, il appert dès maintenant qu'il s'est bien constitué, au cours de la guerre, un vocabulaire commun à l'ensemble de l'armée, et que la moyenne des civils ne comprend pas sans l'aide d'un lexique spécial » (Dauzat 1917). François Déchelette confirme de tels propos : « Loin du clan des puristes, on trouve des poilus authentiques qui nient l'existence de l'argot poilu ; et les linguistes de l'arrière enregistrent avec joie cet aveu qu'ils croient autorisé. Ils ne se rendent pas compte que le poilu soutient ce paradoxe pour des motifs complexes ; il a honte de son patois – en quoi les deux ont tort du reste, – ou bien il veut cacher ce langage aux profanes de l'arrière » (Déchelette 1918 : 2). Gaston Esnault, dans une étude publiée juste après la guerre, précise même, comment il a opéré d'un point de vue méthodologique pour fournir une description 'scientifique' du vocabulaire employé par les poilus : « J'ai donné le pas à ce que j'entendais sur ce qui m'était témoigné, à l'oral sur l'écrit, aux lettres du front sur les récits imprimés, aux bonshommes sur les lettrés, à l'usage

de 1914–1918 sur l’usage ancien témoigné par les lexiques. Après quoi, naturellement, j’ai de mon mieux expliqué le présent par le passé, rectifié les erreurs par la raison, préféré l’usage constant aux coups de langue de hasard, renié parfois mon expérience limitée en faveur de témoignages probants » (Esnault 1919 : 7–8).

Il s’agit de pouvoir désormais dépasser la controverse initiée par Jean-Norton Cru à propos de la validité des témoignages écrits ‘littéraires’ de la Grande Guerre, car il est important, voire nécessaire de pouvoir analyser, un siècle après, les termes et expressions utilisés par les soldats français au combat, dans les tranchées en tenant compte des avancées de la linguistique contemporaine. En prenant en considération d’une part les résultats des analyses faites proposés par, entre autres, Albert Dauzat, Gaston Esnault et Lazare Sainéan, et d’autre part les témoignages offerts par les diverses sources mentionnées plus haut (lettres, cartes postales, carnets de guerre, journaux de tranchées, romans, mémoires, etc.), il s’avère possible de procéder à l’inventaire des lexèmes et expressions spécifiques de la variété langagière du français populaire / argotique de l’époque de la guerre de 14–18, ceci une fois établie l’existence d’un *argot des poilus*.

Les datations fournies plus particulièrement par Albert Dauzat permettent le repérage d’un certain nombre de termes et expressions qui peuvent être considérés comme autant de néologismes. On peut prendre à ce titre l’exemple du lexème *fourchette* et de l’expression *aller à la fourchette*, qui lui est associée.

Pendant la Grande Guerre *fourchette* est un substantif qui désigne la baïonnette et *aller à la fourchette* signifie charger à la baïonnette, comme le confirme François Déchelette :

... le véritable emploi de la baïonnette est de « zigouiller » les Boches. Tel est le prestige traditionnel de l’arme blanche que les pékins demandent toujours curieusement aux poilus s’ils sont allés à la fourchette et quelles sont leurs impressions à ce sujet. Le poilu qui « va à la baïonnette » n’a pas le temps de réfléchir, ni l’envie de s’attendrir, car il faut tuer pour ne pas être tué soi-même (Déchelette, 1918, p. 188–189).

Dans le roman *Le Feu* d’Henri Barbusse, l’emploi de *fourchette* avec les sens de baïonnette est confirmé : « C’était l’endroit qu’on avait perdu, poursuit Lamuse et que les coloniaux ont r’pris à la fourchette y a dix jours. On a d’abord creusé le trou pour la sape... Comme j’foutais plus d’ouvrage que les autres, j’m’ai vu en avant » (Barbusse 1916, p. 216). Les *Carnets d’un fantassin* de Charles Delvert offrent un autre exemple : « Les Allemands étaient en train de faire leur tam-bouille. On y est allé à la fourchette. On a tout bousculé. Mais le capitaine a été tué en entrant dans le village, d’un coup de revolver à bout portant. Des renforts sont venus aux Allemands. Il a fallu s’en aller. J’envoie une section en avant-garde et en déploie immédiatement deux autres » (Delvert 1925 : 86). Dans un article écrit par un anonyme paru en première page du *Matin* du 15 novembre 1916 et repris par Gaston Esnault on trouve : « L’idée que l’ennemi est une sorte de viande dans laquelle on pique fournit la métaphore aller à la fourchette, donner l’assaut à la

baïonnette : « C'est là que les Allemands ont été cueillis « à la fourchette » suivant le mot d'un soldat, comme des escargots dans leur coque » (Esnault 1918 : 436). Ce qui confirme que l'expression *aller à la fourchette* est bien attestée, dans le cas présent en 1916. Par ailleurs, une série synonymique est présentée par François Déchelette, à savoir : *aiguille à tricoter, fourchette, vide-boche, épingle à chapeau, cure-dents, tire-boche, tourne-boche* (Déchelette 1918 : 189) et on constate que *fourchette* fait effectivement partie de cette série ; son emploi avec le sens de baïonnette est confirmé par François Déchelette : « Noter que ni Rosalie, ni aucun des autres synonymes, sauf peut-être fourchette, n'est très usité par les poilus ; ils emploient généralement le mot français baïonnette » (Déchelette 1918 : 189). Lazare Sainéan relève dès 1915 l'emploi de *fourchette* : « Nos Poilus désignent plaisamment la baïonnette par cure-dents et fourchette (Aller à la fourchette c'est charger à la baïonnette), à côté de tire-boches ou tue-boches » (Sainéan 1915 : 46). Il s'avère donc que *fourchette* et *aller à la fourchette* sont bel et bien des néologismes qui datent de la guerre de 1914–1918.

Les tranchées ont été une dure réalité pour de nombreux combattants ; il n'est donc pas étonnant que tout ce qui constitue le quotidien de la vie – et de la mort – dans celles-ci donne lieu à la création d'une multitude de termes et expressions, qui sont autant de véritables néologismes. Il en est ainsi du lexème *jubol*. Avant la guerre, si l'on en croit la publicité qui en est faite, le Jubol est un laxatif physiologique opérant une rééducation fonctionnelle de l'intestin. Une réclame de l'époque montre même des ramoneurs nettoyant un intestin. Par effet métaphorique, *jubol* désigne pendant la guerre le *nettoyeur de tranchées*, c'est-à-dire le soldat volontaire ou désigné d'office qui va nettoyer la tranchée adverse après un assaut et donc 'régler leur compte' à d'éventuels ennemis survivants. De toute évidence, le terme *jubol*, résultat de la métaphore, est un lexème de l'*argot des poilus*, puisqu'il renvoie à des faits, qui ne peuvent exister qu'à partir du moment, où se met en place une guerre de tranchées (ces dernières étant reliées entre elles par des *boyaux*) et n'est plus une guerre de mouvement. Ce qui fut le cas lors de la Grande Guerre, ce dont témoigne une réclame de l'époque de la guerre, sur laquelle on voit un poilu la baïonnette à la main désigné par le terme *jubol* chassant en dehors d'un intestin un soldat allemand dénommé *microbe*. Le slogan inscrit dans la réclame même, à savoir « De même que le poilu chasse les Boches des boyaux, de même JUBOL chasse les mauvais microbes de l'intestin », confirme l'analogie qui est faite entre le laxatif et le poilu nettoyeur de tranchées nommé aussi *jubol*.

D'un point de vue méthodologique, c'est en mettant au jour des néologismes de l'époque de la Grande Guerre du type de *fourchette* et de *jubol* présentés ci-dessus, que l'on parvient à établir l'existence d'un *argot des poilus* utilisé par les soldats au front.

Références bibliographiques

- Barbusse Henri, *Le feu*, Paris, Flammarion, 1916
- Cru Jean-Norton, *Témoins. Essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1913 à 1928*, Paris, Les Étincelles, 1929 (réédition : Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1993)
- Cru Jean-Norton, *Du témoignage*, Paris, Gallimard, 1930 (réédition : Paris, Allia, 1990)
- Dauzat Albert, *L'argot militaire*, *Bulletin des armées de la République*, N° 246, 16 mai 1917
- Dauzat Albert, *L'Argot de la guerre. D'après une enquête auprès des Officiers et Soldats*, Paris, Armand Colin, 1918
- Déchelette François, *L'Argot des Poilus. Dictionnaire humoristique et philologique du langage des soldats de la grande guerre de 1914. Argots spéciaux des aviateurs, aérostiers, automobilistes, etc.*, Paris, Jouve et Cie, 1918, 258 pages
- Delvert Charles, *Carnets d'un fantassin*, Paris, Albin Michel, 1925
- Esnault Gaston, *Le français de la tranchée*, *Mercure de France*, 1^{er} mars 1918
- Esnault Gaston, *Le Poilu tel qu'il se parle. Dictionnaire des termes populaires récents et neufs employés aux armées en 1914–1918 étudiés dans leur étymologie, leur développement et leur usage*, Paris, de Bossard, 1919
- Rousseau Frédéric, *Le procès des témoins de la Grande Guerre – L'affaire Norton Cru*, Paris, Seuil, 2003
- Sainéan Lazare, *L'Argot des tranchées d'après les Lettres de Poilus et les Journaux du Front*, Paris, de Boccard, 1915